

les moyens de s'opposer à la première maladie sont une diète tempérée par des végétaux frais, des fruits subacides, des substances animales faciles à digérer (1)... »

Comment furent exécutées ces prescriptions, assez vagues à la vérité?

Des végétaux frais, on n'en retrouve aucune trace sur le livre de comptes; nous avons dit que les légumes poussaient mal sous ce climat torride.

Quant aux fruits, nous relevons sur le livre de comptes : des amandes, des pêches, des raisins, des poires sèches, des abricots; beaucoup de citrons, qui servaient sans doute à composer des limonades rafraîchissantes.

Les œufs se consommaient par douzaines. Les condiments sont également prodigués au malade, dont l'estomac devait se révolter à leur approche; trop de moutarde, de cornichons et de câpres pour un dyspeptique.

Au mois de mars 1818, on tue une tortue, pour en faire du bouillon.

Les prunes, le raisin de Corinthe sont des rafraîchissants recommandables; de même le sirop de vinaigre, excellent désaltérant, quand on l'additionne d'eau.

Comme viandes, les pigeons, les poulets, les din-

(1) *Mémoires du Docteur F. Antommarchi*, t. I (Paris, 1825), p. 15.

dons ont, depuis peu, remplacé les viandes fortes, bœuf et mouton. Le porc, sous forme de jambon, paraît avoir été bien toléré.

Au mois de juillet, nous voyons, mentionnée pour la première fois, une boîte de *rorot*, lisez *arrow-root*, fécule amylicée que l'on retire, dans les possessions anglaises des Antilles et des Indes, à la manière de la fécule de la pomme de terre chez nous, des racines tubéreuses de deux plantes qui sont : l'une le *Maranta arundinacea*, plante américaine, l'autre, le *Maranta indica*, plante indienne.

Ce sont les Anglais qui nous ont fait connaître cette substance, à laquelle ils accordent une estime toute particulière. On l'a présentée comme *analeptique* (fortifiante); mais c'est tout simplement un aliment léger, et à ce titre, il est ordonné aux convalescents (1).

Cette farine alimentaire, de la volaille, des œufs, et comme boisson, du thé de temps à autre, très peu de vin, constituent à peu près toute l'alimentation de l'Empereur en l'année 1818.

L'année suivante, les symptômes ne faisant que s'aggraver, il eût été imprudent de se relâcher de cette sévérité de régime. Les rapports médicaux, sans être alarmants, sont assez inquiétants pour la justifier. Ils ont un tort grave, toutefois, celui de ne pas

(1) Cf. *Officine ou Répertoire général de la pharmacie pratique*, de DORVAULT. Paris, 1886.